Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 20

Artikel: Les salutistes
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192342

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-neuvième année. N° 20 Samedi 16 mai 1891.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2me *et* 3me *séries.*
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Les Salutistes.

La grande réunion des salutistes, à Renens, le jour de l'Ascension ; l'inauguration de leur nouveau local, de la Porte-St-Martin, à Lausanne ; leurs agissements dans le but d'augmenter le nombre des adhérents ; l'étrangeté et la bizarrerie de leur culte, tout cela a attiré l'attention de nos populations. Aussi croyons-nous intéresser nos lecteurs en leur donnant, en abrégé, l'histoire de l'Armée du Salut, dès l'origine.

Le fondateur de l'Armée du Salut est Williams Booth, agitateur religieux anglais, né à Nottingham, en 1829. A l'âge de 15 ans, il entra dans la secte des méthodistes de Wesley et y devint prédicateur à 18 ans. Plus tard, il se décida à voyager en compagnie de sa femme, et, dès 1865, ils prêchèrent un peu partout, dans les rues de Londres, dans les salles de bal, de spectacle, etc. Williams Booth parvint ainsi à grouper autour de lui un nombre assez considérable d'adhérents, recrutés surtout dans les classes inférieures de la population. Ce noyau s'accrut d'année en année et, en 1878, le prédicateur put organiser militairement « l'Armée du Salut », qui compte aujourd'hui environ 300,000 officiers et soldats, appartenant, pour la majeure partie, à la nationalité anglaise.

Williams Booth fut le général de cette armée. Il s'entoura d'un nombreux état-major et de nombreux officiers, et eut d'abord pour quartier-général les halles du marché de Withechapel, à Londres, puis il s'installa en 1881 au centre de cette ville, dans l'avenue de la reine Victoria. Il a fondé une « école militaire », destinée à recevoir les recrues qui ont une aptitude spéciale pour la prédication.

La fille du général en chef, Catherine Booth, née le 16 septembre 1859, hérita de l'enthousiasme religieux de ses parents, et comme eux se voua à la prédication. A 20 ans, elle fut chargée par son père de la conquête de la France, de la Suisse et de la Belgique. Après avoir parcouru ces pays, où elle ne fit qu'un petit nombre d'adeptes, elle rentra en France, prit le titre de « maréchale de l'Armée du Salut, » et visita les départements du sud-est de la France, où les pasteurs de l'Eglise réformée, ainsi que leurs organes les plus autorisés, *l'Eglise libre*, entr'autres, taxèrent l'Armée du Salut de charlatanisme et de fraude.

Malgré cette opposition, miss Booth réussit à grossir les rangs de sa troupe de quelques filles ignorantes occupées dans les fabriques de soie et d'un certain nombre de vagabonds, incapables de tout travail, et qui s'enrolèrent pour être vêtus, logés et nourris. Depuis 1885, la maréchale a établi son quartier-général à Paris. Le 8 février 1887, elle a épousé, à Londres, le colonel Clibborn. Elle collabore activement au journal de propagande intitulé : *En avant !* qui paraît à Paris.

En 1889, l'Armée comptait, d'après une statistique, salutiste il est vrai, 2767 corps d'armée ou postes, répartis en 32 pays, et commandés par 8700 officiers, hommes ou femmes.

Les officiers qui se consacrent entièrement à la propagande, touchent une solde. Aussitôt nommés, ils se doivent entièrement à l'Armée du Salut ; il ne leur est pas permis de séjourner plus de six mois dans le même endroit, de crainte « qu'ils ne s'attachent aux personnes ou aux lieux ».

Un capitaine célibataire reçoit 47 fr. 25 cent. par semaine ; un capitaine marié 60 fr. 75, plus 2 fr. 75 par enfant ; une capitainesse, car les femmes sont aptes aux grades aussi bien que les hommes, 33 fr. 75. Ces fonctions ne sont pas des sinécures ; chaque officier doit présider en moyenne 20 meetings par semaine et consacrer 18 heures à des visites à domicile. L'officier qui se distingue par le nombre de ses recrues reçoit de l'avancement ; celui qui n'obtient pas de résultats est rayé du budget. Ce budget est entretenu par les cotisations du public, la vente des brochures et les abonnements des journaux. En 1881, l'Armée avait recueilli 1,425,000 francs.

Ses propriétés en Australie et au Canada sont évaluées à 5,500,000 francs ; et en Angleterre à 10,000,000 de francs ; Un bulletin financier des recettes et des dépenses du quartier-général de chaque pays est publié annuellement.

Les différents corps ou postes de l'Armée forment une section, sous la direction d'un capitaine d'état-major ou d'un major, selon l'importance de la section. Plusieurs sections composent une division, à la tête de laquelle est placé, suivant le nombre des sections, soit un major, soit un colonel. Dans chacun des états où l'Armée fonctionne, elle est entre les mains d'un commandant en chef.

L'Armée s'est donnée comme but de ramener les populations aux idées religieuses ; et pour attirer leur attention, elle ne recule devant aucun moyen : processions en musique, uniformes bizarres, annonces burlesques, etc. La base de la propagande est la réunion. Là, avec accompagnement d'un orchestre primitif, composé d'un accordéon, d'un piano, d'un ophicléide, on chante des hymnes en langue vulgaire, sur des airs connus :

Oh ! soldats du Salut, debout !
Remplis de feu vous vaincrez tout.
En avant ! (*ter*)
Les mondains parlent contre nous ;
Cela ne fait rien du tout.
En avant !

* * *

Le jour de l'Ascension, nous avons fait comme nombre de gens qui n'avaient pu jusque-là se rendre compte de la manière dont les salutistes célèbrent leur culte ; nous sommes allé à Renens. Sur le Grand-Pont, la place Chauderon, et sur toute la route jusqu'à cette station, ce n'était qu'une longue procession de curieux, qui semblaient se diriger vers l'emplacement d'une grande fête.

En arrivant à Renens, nous y trouvâmes une affluence énorme qui encombrait les abords de la gare et n'avait pu pénétrer dans l'enceinte. Il n'y avait plus de place chez les salutistes et l'on ne délivrait plus de cartes d'entrée.

La recette avait été superbe et l'Armée était satisfaite.

L'auberge de l'endroit, vers laquelle refluait ce trop-plein de visiteurs, faisait aussi de belles affaires, et le patron ne paraissait voir que d'excellentes choses dans les événements du jour.

Cette foule, très contrariée de ne pouvoir jouir du spectacle qu'elle s'était promis, faisait le tour des clôtures, espérant toujours trouver quelque entrée,

cela au désespoir des propriétaires voisins qui défendaient pied à pied jardins et champs fraîchement cultivés.

Pendant ce temps, les grands dignitaires de l'Armée faisaient de longs discours, sous la cantine, suivis ou entrecoupés d'acclamations désordonnées, de cantiques chantés sur des airs vulgaires, avec accompagnement de tambourins.

Plus le bruit augmentait, plus l'accumulation devenait grande autour des clôtures ; plus les dégâts s'accentuaient dans les carrés de jardin.

De là, d'incessantes récriminations de ces braves gens de Renens :

— Où allez-vous, vous ?

— Là-bas, je veux voir un peu.

— Avez-vous regardé cette défense, au bout du sentier ?

— Non.

— Eh bien, regardez-la voir, et pi, vous me direz combien ça coûtera... C'est à moi, ce plantage !...

Et plus loin :

— Hé ! là-bas, que faites-vous sur ces pommes-de-terre ?...

— Je ne vois pas de pommes-de-terre.

— Ah ! quand même elles ne sont pas levées, y en n'a point, n'est-ce pas? tâchez-voir de vous tirer de côté, ou sinon j'y vais !...

— Et vous, mademoiselle, où allez-vous ? Vous ne voyez pas que vous pilonnez ces pourreaux !... C'est pas vous qui voulez veni me les replanter, ni les salutistes non plus !

Plus loin encore, de nombreux jeunes gens s'en donnent à cœur joie à la vue de plusieurs soldats de l'Armée qui se promènent dans le verger. Ils mêlent leurs acclamations à celles de la cantine, et les quolibets jaillissent de tous côtés. On entend là des choses désagréables à l'oreille ; car en persifflant les salutistes sur leurs pratiques ridicules, on s'habitue néanmoins peu à peu à plaisanter aussi sur les choses religieuses, n'importe dans quel milieu.

C'est là peut-être le plus mauvais côté des réunions salutistes dont s'amusent les curieux et les loustics qu'elles attirent autour d'elles.

Ainsi, l'on pouvait entendre, à Renens, ces singulières interpellations, chaque fois qu'un salutiste passait vers le groupe de jeunes gens dont nous venons de parler :

— Oh ! qu'il est joli, celui-là !

— Oui, mais comme il est sérieux.

— Pas plus ; voyez, il va nous faire une petite risette... Voyons, déride-toi, soldat de la grande Armée.

— Dis-moi que tu m'aimes !...

— Es-tu sauvé ? En es-tu bien sûr, maintenant ?...

— Et ta sœur ?...

A l'heure du départ des trains, ces plaisanteries ne firent que croître et embellir.

— Par ici, pour Neuchâtel, criait un employé aux salutistes qui se pressaient en foule sur les quais.

— Par ici, pour Lausanne, disait un autre.

— Non, interrompt une grosse voix, obliquez à droite et marche au Bois-de-Cery !

Tout cela n'est pas très édifiant, et ne peut avoir qu'une fâcheuse influence sur les sentiments religieux de notre jeunesse.

Mais aussi comment respecter la manière dont l'Armée du Salut célèbre son culte ! A l'ouïe de ses bruyants applaudissements, de ses *amen*, de ses *alléluia* poussés avec frénésie ; à l'ouïe de ses redites continuelles, de ses prières monotones et sans fin, qui énervent l'âme au lieu de la réconforter ; à l'ouïe de ses cantiques chantés sur les airs les plus vulgaires, il n'est guère possible d'éprouver autre chose que de la répugnance ou de la pitié.

Et que dites-vous de cet accoutrement bizarre, de ces casaques rouges, de ces chapeaux forme cabriolet ? Que dites-vous de ces figures amaigries, malingres, hébétées, de ces regards exaltés !

Hélas ! vous dites comme nous, comme tant d'autres, vous dites que ces pauvres gens sont bien malades et ont grand besoin de soins.

Il y a deux ou trois semaines à peine, la nature semblait encore dormir du sommeil de l'hiver. Aujourd'hui, nous la voyons coquettement parée comme par enchantement ; quelques souffles printaniers, quelques belles journées lui ont suffi. Partout des rameaux pleins de promesses, des gazons émaillés de fleurettes. Les troupeaux ne tarderont pas à monter dans les hauts pâturages, qu'ils animeront de leur gai carillon ; et le touriste réjoui, le sac au dos, et le bâton de montagne à la main, va prendre ses ébats.

Ces attraits de la belle saison nous ont rappelé quelques pages du charmant volume publié récemment par M. et Mme Georges Renard : *Autour du Léman*. Elles ont pour titre : *La mort d'un roi*, et la scène se passe à Jaman. Rien de plus largement peint que cette partie si attrayante de nos Alpes, rien de plus riche d'images et de coloris que la description de l'alpage de Jaman, avec les sommités qui l'entourent. Chaque ligne y respire le charme de la montagne, sa mystérieuse et grande poésie, ses aspects sévères et imposants.

Et puis, quelle scène, quel drame émouvant dans la fin tragique du « roi de la montagne !... » Ceux qui n'ont point lu ces pages nous sauront gré de les mettre sous leurs yeux ; ceux qui les ont déjà lues les reliront.

La mort d'un roi.

Majestueuse et lente, rouge dans une lueur dorée, la lune se lève sur le col de Jaman. Pareille à une mousseline légère, la vapeur du soir dérobe sous un voile bleuâtre les profondeurs des vallées d'alentour ; le lac resplendit, immobile, sous les rayons d'argent, tout le long de ses rives des lumières s'allument, faibles points d'or piquant l'obscurité ; et là-bas, à l'horizon lointain, au-dessus de la muraille sombre du Jura, une ligne d'un rouge foncé, dernière trace du jour qui s'éteint, marque l'endroit par où le soleil s'en est allé vers les pays d'Occident.

Sur le col, une brise plus fraîche balaie la montagne ; les fleurs, alourdies par cette chaude journée de juin, l'aspirent avec délice, avant de fermer leur corolle pour la nuit ; des odeurs pénétrantes montent des prés où les narcisses font des taches de neige ; peu à peu, les bruits s'amortissent, hommes et choses sentent venir le repos du soir.

Au chalet, tout est silence et immobilité ; seule, une fenêtre est éclairée ; c'est le Maître qui veille, tandis qu'au pâturage les sonnailles endormies des bêtes qui broutent tintent paresseusement.

Blanche comme une hermine sous la blanche clarté lunaire, la Dent-de-Jaman dresse fièrement au-dessus du col sa tête hardie ; mais plus haut qu'elle encore, dans le ciel pur de tout nuage, la lune monte, monte toujours, lumineuse et triomphante...

Tout à coup, une inquiétude vague agite le troupeau ; les vaches s'arrêtent de paître, et toutes, le mufle tourné du côté de l'étable, semblent attendre quelque chose. L'heure est arrivée où on lâche le taureau.

Il est si fougueux, le taureau, qu'on ne peut le laisser libre pendant le jour ; plusieurs fois déjà, il s'est mis en furie, et alors tant pis pour qui se rencontre sur son chemin ! Une vache lui a déplu ; il a failli la tuer : on n'a eu que le temps de sauver la pauvre bête toute tremblante. Une autre fois, c'est son vacher qu'il a lancé en l'air et piétiné de tout son poids : l'homme n'a dû son salut qu'à sa force peu commune. Mais on lui pardonne tout ; on le tient même en grande estime ; car, à dix lieues à la ronde, on chercherait en vain un taureau plus beau, plus fier, mieux musclé et de race plus fine.

Au seuil du chalet, vient de se montrer le vacher : un hercule rose et frais, en culotte et en petite veste de velours noir, les bras et le col nus, une calotte de cuir sur la tête. Il s'avance du côté de l'étable, il ouvre la porte et prudemment se range contre le mur. A l'instant, le taureau paraît. Il fait vingt pas d'un galop impétueux, s'arrête net, puis les naseaux grands ouverts, bien planté sur ses quatre jambes nerveuses, il aspire avec force l'air frais et embaumé de la nuit. C'est alors qu'on peut le voir dans toute sa beauté robuste, fauve comme un lion, le poil luisant, les cornes effilées, la croupe large, la tête puissante, avec une étoile en plein front, une étoile blanche que dessine une courte toison frisée. Le voilà qui repart au galop ; il est maintenant au centre du troupeau. Sa première caresse est pour la plus